

BUREAUX : RUE NAIN, 1.

Roubaix, Tourcoing :
Trois mois. . . . . 12 f.
Six mois. . . . . 23
Un an. . . . . 44

L'abonnement continue, sauf avis contraire

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GÉRANT : M. MARIQUET

Le Nord de la France :
Trois mois. . . . . 15 f.
Six mois. . . . . 28
Un an. . . . . 52

ANNONCES : 15 Centimes la ligne

RECLAMES : 25 Centimes

On traite à forfait.

On s'abonne et on reçoit les annonces : A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée; A PARIS, chez MM. Havas, Laffitte-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

ROUBAIX, 18 DÉCEMBRE 1870

Dépêches télégraphiques

(Service particulier du Journal de Roubaix)

Bordeaux, 17 décembre.

M. Gambetta est toujours à l'armée de la Loire.

On ignore quand il viendra à Bordeaux.

Hier un combat a eu lieu entre le général Chanzy et les Prussiens.

Le général Chanzy continue à maintenir ses positions.

Les ports mis en état de blocus sont Rouen, Fécamp et Dieppe. Le port du Havre est excepté jusqu'à présent.

Bordeaux, 17 décembre.

Le bruit de l'arrivée à Bordeaux d'un aide-de-camp du général Trochu est faux.

Une dépêche ministérielle d'aujourd'hui aux préfets annonce que le duc de Mecklembourg attaqua Freteval mercredi et l'occupa dans la nuit en force. Mais les Français se sont repliés hier de Freteval.

Le duc de Mecklembourg avec des troupes du prince Frédéric-Charles a engagé un combat en avant de Vendôme. Les Français ont bien résisté. La bataille a duré jusqu'à la nuit. Les pertes de l'ennemi paraissent grandes.

Entre Briare et Gien, les mobiles ont chassé trois bataillons bavarois jusque dans Gien.

Tours, 14 décembre.

Les éclaireurs prussiens qui ont paru ce matin à Montrichard se sont repliés sur Pont-Levoy et ont complètement disparu.

Le Havre, 17 décembre.

Rien n'est changé. Le Havre et Honfleur sont tranquilles. Les Prussiens ont quitté le voisinage. Les canonnières croisent constamment entre Cherbourg et le Havre.

Le Havre, 15 décembre.

L'ennemi, qui a paru se replier précipitamment, semble vouloir se concentrer avec des forces plus considérables dans les environs. Il se prépare à établir un camp retranché à Yvetot.

Londres, 17 décembre.

On assure que la Russie a répondu qu'elle discutera les faits avancés par la Prusse. Si la violation du traité est prouvée, et que le Luxembourg n'offre pas de garanties à l'avenir, la Prusse est justifiée de se délier du traité violé par le Luxembourg.

Dépêches prussiennes

Berlin, 17 décembre

Versailles, 16 décembre.

Officiel. — L'ennemi a été attaqué, le

15, par nos avant-gardes, qui étaient assez fortes.

Il a évacué Vendôme le 16.

Dijon, 17 novembre.

Le général Goltz annonce de Longeau, devant Langres, 16 décembre :

« L'ennemi, qui occupait une forte position, a été attaqué aujourd'hui à midi près de Longeau. Après un combat, qui a duré trois heures, il a été refoulé dans la forteresse.

« C'était surtout le 34<sup>e</sup> régiment et l'artillerie qui étaient engagés.

« L'ennemi était fort de 6,000 hommes; ses pertes s'élevaient à environ 200 hommes, parmi lesquels 64 prisonniers non blessés.

« Nous avons pris en outre 2 canons et 2 fourgons pendant la bataille.

« Nous avons eu 1 officier et environ 30 hommes blessés. »

Berlin, 16 décembre.

La Chambre des députés a élu, par 339 voix, M. Forckenbeck, président, et MM. Keller et Bennigsin, vice-présidents, le premier par 326 voix, et les autres par 230.

Le ministre des finances a présenté le budget pour 1871 et déclaré que le contenu ressemble dans ses parties essentielles, à celui de 1870.

Le budget clôt sans déficit.

Carlsruhe, 16 décembre.

La Chambre des députés a adopté à l'unanimité les traités constitutionnels. La convention militaire avec la Prusse a été adoptée à l'unanimité, sauf une voix.

Luxembourg, 16 décembre.

Les 13 députés de la ville qui se sont réunis le 10 de ce mois en répondant aux appréciations malveillantes d'un certain journal contre le pays et le gouvernement et aux relations de faits compromettants, déclarent que le but unique de la réunion du 10 était de fixer, d'accord avec le ministre, le jour de la réunion publique de la Chambre pour recevoir des communications officielles sur la situation.

Les autres faits sont inexacts ou méchamment dénaturés.

Luxembourg, 17 décembre.

M. Adames, évêque de Luxembourg, en signant l'Adresse au Roi, a ajouté : « Mon respectueux hommage et ma plus profonde reconnaissance à Sa Majesté le Roi pour les belles paroles par lesquelles il a daigné rassurer les fidèles Luxembourgeois. »

Munich, 17 décembre.

Suivant une communication télégraphique expédiée hier à Versailles par le Roi, tous les princes allemands ainsi que les trois villes ont adhéré à l'initiative prise par le Roi au sujet du titre d'empereur à conférer au roi de Prusse.

Toutes les correspondances de l'Allemagne sont unanimes pour réclamer le bombardement de Paris qu'on a promis depuis trop longtemps : « Paris, au dire de l'état-major prussien, ne tiendra pas huit jours lorsque toutes les batteries vomiront la mort sur cette ville » qui a la prétention de se croire imprenable. »

Il est à remarquer qu'hier encore une dépêche partie du quartier général prussien annonce, pour la quatrième fois, que sous quinze jours toutes les dispositions seront terminées pour s'emparer de cette ville dont les héroïques défenseurs ont excité la colère de l'armée prussienne. Quant à la capitulation sur laquelle nos ennemis semblent compter, nous pouvons affirmer qu'elle n'aura jamais lieu.

Malgré les affirmations données par quelques journaux de Berlin, la souscription aux nouveaux bons du trésor de la confédération de l'Allemagne est très-loin d'être couverte; l'enthousiasme du premier moment a succédé une indifférence que l'on ne parviendra pas à vaincre. D'un bout à l'autre de la Prusse s'élèvent des murmures qui vont chaque jour augmentant.

La question du Luxembourg semble n'être pas à la veille d'être examinée par les grandes puissances. Tous les journaux anglais rappellent qu'en 1867 toute pensée d'imposer la neutralité du Luxembourg par les armes, a été repudiée par lord Stanley. L'opinion générale en Angleterre tend à déconseiller une action des grandes puissances en faveur du Grand-Duché.

L'Angleterre restera donc spectatrice et la Prusse avait raison d'affirmer qu'il n'y aurait à ce sujet aucune explication. — L'avenir nous l'apprendra.

On lit dans l'Indépendance :

Nous n'avons pas plus de nouvelles militaires aujourd'hui qu'hier. Le bruit d'une sortie heureuse de Paris a couru hier dans les villes du Nord. Il se disait même que Versailles avait été investi et que tout l'état-major allemand y était bloqué. C'est faire preuve d'une singulière ignorance des positions des belligérants et se tromper volontairement sur leurs ressources respectives que de répandre et d'accueillir de telles rumeurs. Aussi les journaux français eux-mêmes mettent-ils leurs lecteurs en garde contre les déceptions qu'elles engendrent. Ce qui a pu toutefois leur donner naissance, c'est la conviction très-accréditée parmi les assiégés que l'armée de Paris, avant d'être réduite aux dernières extrémités, fera au moins encore une grande tentative pour briser le cercle qui l'étreint et que l'effort principal de l'opération portera soit sur... soit sur... A l'appui de cette supposition on fait valoir le progrès des assiégés et les batteries nouvelles qu'ils ont élevées, non sans succès pour gagner du terrain sur leurs adversaires. Ainsi ils ont réussi

dernièrement, d'après les journaux anglais, à lancer du Mont-Valérien une bombe jusqu'à 1,500 mètres de la maison qu'occupe à Versailles le prince Charles, frère du Roi. La distance est au moins de sept à huit kilomètres.

Les mêmes journaux annoncent que le bombardement de Paris commencera dans une dizaine de jours. Il ne sera plus retardé que par la nécessité d'amener sur place les projectiles et les poudres nécessaires. Il est possible que l'opération soit tentée pour donner satisfaction à l'opinion publique en Allemagne, mais jusqu'à nouvel ordre nous ne croirons à son efficacité qu'après les faits accomplis. Les avis de toutes les autorités militaires justifient nos doutes. A cette heure Paris est à l'abri d'un bombardement.

Les secrets de M. de Bismark

L'International appelle l'attention sur les principales déclarations bien formelles et bien significatives qui se détachent d'une longue causerie de M. de Bismark avec un haut fonctionnaire espagnol, causerie qui remonte au commencement de novembre.

Ces déclarations, qui n'étaient certainement pas destinées à la publicité, peuvent être considérées comme des secrets échappés avant l'heure au grand Chancelier dans un moment de trop libre expansion, et le regret d'avoir trop parlé a été si vif, quand il a retrouvé tout son sang-froid, qu'il a donné l'ordre de fusiller son interlocuteur, sans tenir le moindre compte de son caractère diplomatique et des autorisations écrites pour traverser les lignes prussiennes.

Depuis six semaines les événements ont marché rapidement; la Prusse ne craint plus la publicité donnée à ses secrets; probablement elle n'essayera pas de les désavouer.

Si l'Europe reste impassible devant les déclarations prussiennes — que nous rappelons, devant toutes les preuves qui viennent les confirmer, il faut désespérer de son indépendance et croire à la réalisation de l'Empire complet d'Occident.

Voici les déclarations de M. de Bismark divisées en cinq chapitres :

1<sup>o</sup> Les races latines sont usées, leurs destinées sont finies; elles seront amoindries peu à peu jusqu'à extinction totale. C'est aux peuples du Nord qu'appartient l'avenir et ils ne font que débiter dans le rôle glorieux qu'ils sont destinés à remplir pour le bien de l'humanité.

Le choix d'un prince allemand est une garantie de régénération, c'est le meilleur moyen d'infuser à des peuples dégénérés la sève de la race germanique, jeune, vigoureuse, pleine de vertus et d'initiative.

2<sup>o</sup> C'est une chose bien décidée dans l'esprit du roi l'entrée une seconde fois dans la capitale au milieu des glorieux vétérans qui étaient avec lui en 1815.

Nous attendons dix ans, s'il le faut, mais nous entrerons dans Paris.

Ce n'est qu'à Paris que la paix peut être signée.

3. Notre politique doit avoir pour but d'amoindrir le plus possible de ruiner la France, de façon à la rendre incapable pour longtemps de troubler la paix générale.

4. La volonté du roi est d'annexer l'Alsace et la Lorraine. Nous savons que la paix, quelles qu'en soient ses conditions, ne peut être qu'une trêve. La France est trop vaniteuse pour nous pardonner ses défaites.

Demain nous consentirions à évacuer son territoire, sans demander une indemnité, que son amour-propre n'en souffrirait pas moins, et qu'elle nous provoquerait à une nouvelle guerre aussitôt qu'elle le pourrait.

Nous occuperons Paris et la France aussi longtemps qu'il le faudra.

La France n'a plus d'armée; elle n'en aura pas de longtemps. Les bataillons de la Loire sont des troupeaux d'hommes plutôt que des troupes régulières.

5. Quant aux puissances neutres, elles sont pour le moins autant nos amies que celles de la France. Du reste, chaque pays me paraît destiné à avoir, sous peu, assez de ses affaires particulières.

Au pis-aller, nous n'accepterons aucune intervention étrangère dans une guerre que nous avons entreprise tout seuls et à nos risques.

6. Quez nous (dans l'Empire prussien), il n'y a d'autre volonté souveraine que celle du roi. Seul le roi veut parce que seul le roi a le droit de vouloir.

Quelque haut placé que je sois, je ne suis que l'instrument de sa volonté politique, comme les généraux sont les instruments de sa volonté militaire.

Il n'était pas inutile de rassembler ainsi les diverses propositions émises par M. de Bismark au commencement de novembre. Elles dévoilent ce qu'il a voulu dans le passé, ce qu'il espère encore obtenir dans l'avenir.

Ses notes diplomatiques deviennent ainsi plus faciles à comprendre, et il est permis de lire « entre les lignes », lorsque l'on veut bien méditer les déclarations que nous venons de grouper.

Nous empruntons à l'Echo du Parlement du 18, la correspondance suivante. Elle dépeint la rage qui anime les populations allemandes contre la France.

Berlin 15 décembre.

Hier a eu lieu, vers midi, dans la salle Blanche du palais royal, l'ouverture solennelle du Landtag prussien. Comme d'habitude, les députés se trouvaient debout devant le trône, qui était couvert. A gauche du trône sont venus se placer les ministres. C'est le comte Itzenplitz, le plus âgé des ministres, qui a donné lecture du discours de la couronne, discours que le télégraphe vous aura déjà transmis. Cette lecture achevée, le président de la Chambre des seigneurs porta un triple Hoch ! au roi de Prusse. La cérémonie a duré une demi-heure.

A une heure s'est ouverte la première séance de la Chambre des députés. Assistance nombreuse. Les fractions se sont groupées comme à la session précédente. Les catholiques ont leur nombre très renforcé. Quelques-uns d'entre eux sont allés prendre place sur les bancs de l'extrême gauche. Les leaders de ce parti se sont assis au centre. Aujourd'hui la constitution des sections et vérification des pouvoirs.

A la Chambre des seigneurs, a été élu président, par 58 voix sur 60, le comte Stolberg-Wernigerode qui, en prenant possession de son fauteuil, a remercié Dieu d'avoir ef-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX. DU 18 DÉCEMBRE 1870.

— 49 —

LA

GUERRE DU NIZAM

PAR MÉRÉ

XVIII

LE VALLON DES TAUGS.

SUITE

— Quelle étrange vie nous menons, cher Douglas !... Miss Arinda va s'endormir tranquille en faisant des châteaux en Espagne, au Bengale. Pauvre fille ! elle peut se réveiller veuve demain, la veille de ses noces !

— Mon Dieu ! que puis-je faire, Edward ? il faut que je la trompe continuel-

lement jusqu'au jour de la vérité. C'est une terrible obligation : je la subis. Je joue un jeu de hasard. On gagne quand on est heureux.

— Moi, j'ai perdu ! — Edward, vous pensez que deux cents hommes sont suffisants pour défendre, en cas d'attaque, la maison de mon Arinda, cette nuit ?

— Il n'y aura pas d'attaque, comme nous l'écrivit Nizam. Les Taugs s'imaginaient que leur fakir Souniacy était prisonnier à l'habitation de Nerbudda, et voilà pourquoi ils voulaient faire un effort extravagant de surprise pour délivrer leur fétiche; aujourd'hui ils ont retrouvé ce fakir, et ils ne songent plus à leur attaque nocturne : c'est évident !

— Je le crois ainsi, Edward ; et j'ai besoin de le croire pour être tout entier à mes soldats. ... Pas un mot de plus. Nous voici aux avant-postes. Le geste va supprimer la parole. Adieu aux femmes jusqu'à demain.

— Jusqu'à toujours, peut-être ! dit Edward d'une voix sombre, dont le timbre semblait résonner à l'oreille d'un ami pour la première fois. ...

Lorsque les soldats qui arrivaient avec le comte Elona du cottage de Nizam furent réunis à ceux du colonel Douglas, ils formèrent un faible détachement de trois cents hommes environ. Nizam les joignit au pied de la montagne Serieh, et, d'après ses infatigables calculs, le nombre des ennemis assemblés pieusement à cette heure, dans le temple

de Doumar-Leyna, devait s'élever à douze cents.

En bataille rangée, les Taugs n'auraient pas défendu le terrain un seul instant; mais leur tactique, leur force, leur adresse, les rendaient redoutables dans les positions et les moments qu'ils savaient se choisir. Agresseurs ou attaqués, ils s'élançaient au cou de leurs ennemis, s'enlançaient corps à corps avec eux pour neutraliser l'emploi des armes, aussi heureux de tuer que d'être tués; car la mort ne peut inspirer aucune crainte à de fanatiques sauvages, qui sont persuadés qu'après leur vie ils vont entendre des airs mélodieux de Sitar, à côté du Dieu-Bleu, dans le jardin de Mandana.

Nizam qui connaissait les localités, marchait à la tête de la petite colonne, à côté du colonel Dogas. On traversa une forêt profonde, qui s'élevait de la plaine et venait expirer sur la base de la montagne et l'on se perdit dans un valon ténébreux qui conduisait à de hautes arides et désolées, dont la nuit augmentait encore l'épouvante. Nizam n'hésitait jamais sur le choix du chemin, lorsque, par intervalles, les rochers croisaient leurs pics et leurs abîmes et semblaient jeter leurs barrières insurmontables devant l'audace des pieds humains, Nizam se frayait un chemin à travers un sillon de crevasses, et tous se glissaient, après lui, comme d'énormes reptiles, avec le même souplesse et la même agilité.

Après trois heures de marche brillante, Nizam s'arrêta sur la crête d'un valon qui barrait le chemin, comme un lit de fleuve sans eau. La nature avait épuisé ses horrenns dans le paysage que les étoiles éclairaient en ce moment. A droite, un amas prodigieux de roches éboulées servait comme de piédestal en ruine à l'immense muraille d'une montagne à pic.

Nizam se plaça devant le colonel, et, dans une pantomime aussi expressive que sa parole, il lui parla ainsi :

« A votre droite, là-haut entre ces roches bouleversées et le pied de la montagne à pic, on trouve l'ouverture du temple de Doumar-Leyna rempli de Taugs à cette heure. Au faîte les Taugs descendront de ces hauteurs inaccessible pour se répandre dans la campagne et reprendre leur professions de cultivateurs, de bergers, de vachers, de riz ou de mendians. Mais ils doivent tous avant de se séparer, passer par ce valon, que j'ai nommé le valon des Taugs. Examinez ce valon, autant que la nuit peut vous le permettre; il est formé par deux petites collines qui ne sont que deux longs amas énormes de roches grises suspendues à droite et à gauche sur un défilé profond. Vous allez voir maintenant comme j'ai négligé la permission que vous m'avez donnée auprès du capitaine Mess. Le stratagème travaillé dans l'atelier du cottage nous assure le succès, sans trop de préemption, je crois. »

Aussitôt les soldats quittèrent leurs habits et ne gardèrent que leurs armes.

La troupe se divisa en deux détachements l'un descendant dans le valon et remonta sur la colline opposée, mais sans trop s'écarter du défilé que suivaient toujours les Taugs; l'autre descendit pour s'établir au même niveau. Les terrains choisis étaient hérissés de quartiers de roches anguleuses, comme si une double avalanche de granit, débécée du sommet des deux collines de droite dans sa chute, se fût débrisée en fragments, se fût éparpillée à la double naissance de l'ouverture du chemin. Ensuite on distribua aux soldats des lambeaux de toile grise, anguleuse, parfumée d'aromatés et peinte à la nuance des roches voisines; c'était le stratagème inventé et préparé, au cottage de Nizam, avec une habileté infinie d'imitation, chose comme elle chez les Indiens et les Chinois. Lorsque, des deux côtés, les officiers et les soldats eurent pris cette étrange costume de campagne, le colonel Douglas, Edward et Elona, restés debout un instant, se témoignèrent par un échange de regards la satisfaction que leur causait la nouvelle ruse de guerre.

Roches vivantes ou mortes, toutes appartenant à la même espèce géologique. L'œil ne pouvait, sans doute, au lever du jour, distinguer le terrain parasite du terrain naturel.

Avant de prendre sa place comme les autres, Elona remit à Edward une lettre, largement écrite au crayon, en le priant